

LE FILM COMPLET DU MARDI

MON MARI

L'assassin

avec Stuart Erwin et Gloria Stuart

Distri: 

Film raconté par C. et D. Jocelin



Mon mari l'assassin

avec Stuart ERWYN et Gloria STUART

Distribué par la Twenty Century Fox. — Metteur en scène : Alfred WERKER

Raconté par Claude et Dominique JOCELIN

DISTRIBUTION :

| | |
|-------------------------|------------------|
| Mackinley Winslow | STUART ERWIN. |
| Doris Winslow | GLORIA STUART. |
| Quigley | RAYMOND WALBURN. |
| Freddie Barlow | DOUGLAS FOWLEY. |
| Alfred Wiman | CLARENCE KOLB. |

CHAPITRE PREMIER



ACKINLEY Winslow ouvrit un œil, sortit un bras, puis l'autre, s'étira, jeta un regard sur le réveil et après ces efforts ferma les paupières. Quelques instants plus tard la sonnerie du jazz et la voix de sa femme l'arrachèrent à sa douce somnolence.

— J'y vais, chérie, j'y vais, lança-t-il d'une voix endormie en se glissant à regret hors du lit confortable.

Dans la pièce voisine, Doris préparait le petit déjeuner et beurrerait les rôties, afin que Mac n'eût pas la peine de le faire ; elle achevait sa tâche quand il entra.

— Bonjour chéri, fit-elle, tu as bien dormi ? assieds-toi, tout est prêt.

Et, tout en babillant, elle apportait les traditionnels œufs au bacon, puis versa le café.

Il embrassa tendrement la jolie créature qui adouçissait de son amour vigilant les heures souvent difficiles d'une existence précaire et se mit en devoir de faire honneur au repas.

Tout en se restaurant, il dépouillait son courrier et fit une grimace significative en reconnaissant la liasse de notes qui périodiquement lui était adressée.

— Doit-on vraiment encore tout ça ? soupira-t-il.

— Oh non ! elles sont toutes périmées, sauf une, assura Doris avec candeur.

— Celle du lait ne l'est pas, ni celle de l'électricité, 6 dollars en un mois, c'est beaucoup !

— Ce sont les appareils électriques, je n'ai pas le courage de m'en passer.

— Je ne te blâme pas...

Quelques coups frappés aux carreaux firent diversion.

— C'est Freddie, renseigna Mac qui s'était approché de la fenêtre.

— Et Agnès, ajouta Doris qui l'avait suivi. Je me demande pourquoi elle est si matinale ?

— Je ne sais pas, mais c'est gentil à Freddie de me prendre au passage, remarqua Mac en souriant.

Doris eut un froncement de sourcils qui prouvait sa divergence de vue avec son mari.

— Mac, commença-t-elle avec hésitation...

— Quoi donc ?

— Pourquoi ne demandés-tu pas à Freddie de partager avec toi le bénéfice de sa dernière affaire ?

— Quel bénéfice ?

— Celui qu'il a réalisé en vendant ton idée de carton-toile pour la publicité ?

— Oh ! mon Dieu... c'est lui qui s'est débrouillé pour la faire prendre... et puis tu connais Freddie...

— Ça oui ! affirma-t-elle avec une conviction pleine de sous-entendus.

— Allons, Doris, ne te monte pas la tête, Freddie a un grand cerveau.

L'entrée du ménage Barlow interrompit ce dialogue. Un grand garçon brun, au faciès anguleux, aux yeux malicieux, entra suivi d'une élégante jeune femme d'allure frivole.

— Bonjour, vieux frère, bonjour Doris ! lança-t-il cordial, bon appétit.

— Prends une tasse de café ? proposa Mac.

— Non, merci, je viens de déjeuner, il n'y a plus de place !

Cette boutade déclencha l'hilarité générale.

Freddie Barlow était de ces hommes, pince-sans-rire, qui savent conserver leur sérieux tout en plaisantant. Ami d'enfance de Mac, ils avaient usé les bancs du même collège et par la suite étaient entrés chez Quigley, l'une des plus grosses maisons de publicité de New-York.

Mac, bûcheur acharné, avait passé de nombreux examens avec facilité et succès et ses professeurs lui prédisaient un brillant avenir, tandis que Freddie se contentait d'une honnête réussite due en grande partie à sa vive intelligence doublée d'une prodigieuse faculté d'assimilation.

Une belle carrière s'offrait à Mac dans l'enseignement, mais il préféra entrer dans les affaires par espoir de s'y faire une rapide situation. Malheureusement, sa timidité, sa gaucherie le faisaient végéter dans des emplois subalternes pendant que Freddie, profitant sans

| | | |
|-------------|---|---------------------|
| ABONNEMENTS | France. | Etranger. |
| | Un an. 80 francs. | Un an. 85 francs. |
| | Six mois. 30 francs. | Six mois. 43 fr. 50 |
| | Six mois (p ^r militaires) 25 fr. | |

Le MARDI, le JEUDI
et le SAMEDI

Direction, Administration :
43, rue de Dunkerque,
PARIS (X^e).

Compte chèques postaux : 259-10. R. C. Seine 64.345.

Augmentation de 24 fr. pour les pays n'ayant pas adhéré à la Convention de Stockholm.

verpogne des idées de son ami, les faisait fructifier à son profit.

Doris voyait clairement ce jeu et souriait de la modestie de son mari. Elle avait souvent essayé de stimuler son orgueil, mais jusqu'ici elle s'était heurtée à une invincible apathie.

La supériorité qu'Agnès affichait à son égard achevait de l'exaspérer, et elle ne lui faisait bon accueil que pour plaire à Mac. Comme elle la complimentait sur l'élégance de sa toilette, elle minauda :

— Oh ! c'est une vieille chose, je l'ai déjà mise quatre fois... Je vous admire de toujours paraître si charmante dans de modestes robes ; moi qui ne m'habille que chez les plus grands couturiers, j'ai beaucoup de mal à ne pas sembler minable auprès de mes amies.

— C'est que vous fréquentez un milieu très fortuné...

— Oui, beaucoup trop pour nous, mais c'est indispensable à la situation de Freddie. Venez, il me dépose chez Duvivier, ça vous amusera de voir le défilé de mannequins... et vous n'êtes pas obligée d'acheter... — Merci, fit Doris, feignant de ne pas remarquer la méchante allusion, mais j'ai beaucoup à faire ; c'est le cinquième anniversaire de notre mariage et je sais que vous ferez plaisir à Mac en venant ce soir dîner tous les deux.

— Ce soir ? Oh ! c'est impossible ! Freddie est invité à la soirée offerte par Mr. Quigley, aux anciens du collège.

— Aux anciens du collège ? répéta Doris étonnée, mais Mac est aussi un ancien... il n'a pas été convié.

— Je... Je ne sais pas, bafouilla Agnès, comprenant trop tard sa bévue. J'embrouille tant de choses depuis que Freddie a eu de l'avancement...

— De l'avancement ?

— Oui, Mr. Quigley lui a presque promis la place de vice-président ; mais surtout n'en dites rien à personne, il serait furieux de mon indiscretion.

Pendant que les deux femmes s'entretenaient, Barlow, négligemment, glissait à Mac :

— Le patron cherche un slogan pour le Malt...

Alléché aussitôt par la difficulté, Mac s'écria :

— Laisse-moi y réfléchir, je trouverai... nous en parlerons en allant au bureau, tout à l'heure.

— C'est que... je n'y vais pas ; je joue au golf avec Barnaby.

— Barnaby, le fabricant de conserves ?

— Oui.

— Fichtre ! tu te mets bien, riposta Mac sans amertume.

— Pendant ce temps, pense au slogan, il me le faut pour ce soir.

— Ne te tourmente pas, assura Mac, sans même remarquer que la visite matinale de son ami, n'avait pas le but amical qu'il lui avait prévu. Viens-tu Agnès, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune femme, je te dépose chez ton couturier et je file au golf, je ne veux pas être en retard. Au revoir Doris, au revoir vieux frère, au bureau à deux heures !

Avec désinvolture le ménage Barlow sortit.

Debout devant la table, Mac répétait :

— Le Malt est un aliment, épétant, nourrissant, transcendant... non, ça ne va pas...



— Doit-on vraiment encore tout ça ? soupira-t-il.

— Encore un slogan pour Freddie, grommela Doris tout en desservant.

— Il faut qu'il joue au golf avec Mr. Barnaby et Quigley veut le slogan pour ce soir, expliqua Mac toujours soucieux d'excuser son ami.

— Pourquoi n'es-tu pas invité au dîner de ce soir ? fit Doris à brûle-pourpoint.

— Quel dîner ?

— Mr. Quigley réunit quelques anciens, ce soir.

— Je ne connais même pas Mr. Quigley.

— Freddie le connaît, lui !

— Freddie connaît tout le monde.

— Naturellement ! il en fait un métier. Il profite de toutes les occasions pour se faire des relations, lui ! jeta Doris agressive.

Et, sentant les larmes emplir ses paupières, elle sortit précipitamment.

Interdit et désolé, Mac demeura un instant incédés, puis se décida à la rejoindre. Il la trouva effondrée sur son lit, sanglotant de toute son âme.

— Mon amour, ma chérie, s'affola le pauvre garçon en la prenant dans ses bras, qu'as-tu ? qu'as-tu fait ?

— Rien... Justement...

— Oh ! je comprends, c'est encore Agnès qui t'a raconté des histoires, pour te rendre jalouse.

— Jalouse ? quelle bêtise ! J'ai épousé un homme bien supérieur à Freddie Barlow... seulement je suis seule à le savoir ; il faut le montrer aux autres ; il faut en sortir ! Nous sommes cousins de dettes. Nous devons encore cinq traites sur notre voiture, tu ne t'es pas acheté de costume depuis un siècle...

— Je sais, mon petit, et je comprends ton amertume.

— Je ne suis pas amère... je regarde la situation en face, simplement, et j'ai décidé d'en sortir. Qu'est-ce que Freddie Barlow a de plus que toi ?

— Une meilleure place.

— Et pourquoi l'a-t-il ? Parce qu'il vend tes idées à Quigley et qu'il en retire le double bénéfice pécuniaire et moral. Toi et Freddie avez débuté ensemble, il y a sept ans, et tandis qu'il est sur le point d'être nommé vice-président...

— Vice-président de la maison Quigley ! coupa Mac avec élan.

— Bien sûr.

— Quelle chance ! Il y avait au moins dix types sur la place. Il la mérite...

— Et sais-tu pourquoi il l'a décrochée ?... Parce qu'il se dépense, parce qu'il a de l'aplomb, de l'audace, c'est tout !



— J'ai épousé un homme bien supérieur à Freddie Barlow.

à lui les mains tendues, je savais que tu décrocherais une place de choix !
— Que veux-tu dire ? s'étonna l'ami.

Mac sourit d'un air entendu :

— La vice-présidence... Agnès l'a dit à Doris, avoua-t-il.

— Garde le secret, pria Freddie visiblement ennuyé de cette indiscretion, ce n'est pas encore fait... Et le slogan, ajouta-t-il vivement, y as-tu songé ?

— J'ai tourné mes ménages dans tous les sens, sans rien pouvoir en extraire, fit Mac la mine contrite.

— Ne me dis pas que tu es à sec ! s'inquiéta Freddie.

— Je ne suis pas à sec, mais je ne peux rien trouver le jour ; cette nuit ça viendra, et demain ce sera O. K.

L'expression de Freddie s'assombrit encore.

— Le patron le veut ce soir, dit-il soucieux.

— Il donne un dîner, n'est-ce pas ? questionna Mac à brûle-pourpoint.

— Oui, pour quelques « anciens importants », et il veut son slogan pour le Malt.

— Je sais... Je regrette de ne pouvoir t'aider, fit Mac prenant un air perplexe, fort réuni.

Il parut s'abîmer dans quelque profonde méditation et soudain, s'écria :

— J'y suis ! j'ai trouvé ! je vais à la soirée !

— Mais tu n'es pas invité !

— Qu'est-ce que ça fait ? Je suis major de promotion, tu peux m'amener.

— Tu ne seras pas à l'aise au milieu de tous ces millionnaires...

Négligemment, Mac laissa tomber :

— Ce que j'en disais, c'est pour toi... pour le slogan...

— Mais tu as tout l'après-midi pour y penser !

— Je t'ai déjà dit que je ne pouvais créer que la nuit...

Cette fois, Freddie sentit que toute insistance serait vaine ; il savait aussi qu'il ne trouverait rien de sensationnel sans l'aide de Mac ; très embarrassé, il fit deux ou trois fois le tour de la table et demanda :

— Il faut s'habiller pour ce dîner ; as-tu un habit ?

— Oui.

Le dernier espoir de Freddie s'évanouissait ; il tenta un ultime argument.

— Agnès m'a dit que c'était ton cinquième anniversaire de mariage aujourd'hui, Doris sera-t-elle contente de rester seule ce soir ?

— Si elle reste seule ce soir... c'est moi qui serai seul pour notre sixième anniversaire.

CHAPITRE II

Mac, aidé de Doris, s'habillait tout joyeux en lui racontant pour la dixième fois son entrevue avec Freddie.

— Je l'ai eu de justesse, tu sais... Il l'a bien senti, dit-il avec fierté.

— Tu vois ce que je disais ; tu as été énergique et tu as gagné !

— Énergique ?... j'ai été agressif.

Tout à fait remonté, Mac se sentait prêt à tenir tête à n'importe quelle haute personnalité.

Elle fit une pause et reprit d'un ton décidé :

— Tu iras à cette soirée.

— Mais je ne suis pas invité !

— Freddie t'emmènera.

— Je serai mal à l'aise au milieu de tous ces importants personnages, se défendit Mac... J'aurai l'air d'un imbécile.

— C'est en tenant ces propos que tu es un imbécile. Tu as des idées, des idées géniales, profites-en.

— C'est facile à dire...

— Vends à Quigley ton projet de publicité par cinéma dans le métro.

Mac hocha la tête. Il reconnaissait que sa femme avait raison ; il savait que, sans effort personnel, on est toujours vaincu dans la vie.

— C'est peut-être une chance qui s'offre, murmura-t-il.

Doris venait de marquer un point, elle mit à profit cette première victoire.

— Tu essaies de joindre Mr. Quigley depuis des mois, c'est une occasion unique. Il s'y connaît en homme, il jugera vite de ta valeur.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr ! lança Doris d'une voix qui sonnait la conviction.

Galvanisé, Mac se redressa et, d'un ton qu'on ne lui connaissait pas, déclara avec assurance :

— Je vais prendre le taureau par les cornes, j'irai à ce dîner.

Ravie de son succès, Doris se jeta dans ses bras, et il serra longuement contre sa poitrine la courageuse compagne qui lui communiquait sa joie.

..

Quand Mac arriva à l'agence de publicité, son premier soin fut de passer au bureau de Freddie. Celui-ci appelé par le patron était absent ; Mac s'assit pour l'attendre. Quelques minutes passèrent et Barlow revint le visage radieux.

Quigley venait de le féliciter de son intelligente activité et lui assura qu'il était son plus précieux collaborateur. Il l'avait particulièrement congratulé pour sa dernière trouvaille : les panneaux publicitaires en toile cartonnée.

— Bravo, mon vieux, lança Mac sincère en venant

— Il ne faut pas que j'oublie mon projet de publication cinématographique, ce sera le moment de le vendre à Quigley.

— Ou à un autre, insinua Doris, tu seras au milieu de sommités, d'hommes qui savent apprécier les idées de valeur.

Tout en devisant, Mac poursuivait sa toilette ; soudain il poussa une exclamation pleine de déception :
— Je ne peux pas y aller ! Je n'ai plus de boutons de plastron, je les ai vendus...

C'est bien le moment de s'en souvenir, railia Doris en tirant de sa poche une petite boîte. Tiens ouvre-la...

Étonné, il s'exécuta et vit briller deux jolis boutons.

— Bon anniversaire, Mac, dit-elle dans un sourire.

— Oh ! merci, chérie... fit-il ému en l'embrassant...

mais comment as-tu eu l'argent... pour... ?

— C'est ce talent de l'auto, la prochaine traite attendra...

Il se mit à rire et tira à son tour un petit paquet.

— Bon anniversaire, Doris !

— Oh ! Mac ! du parfum !... Toi non plus tu n'as pas oublié... mais où as-tu pris l'argent ?

— Bah !... une avance sur ma prochaine paye !...

A nouveau, leur rire jeune et confiant résonna dans la pièce.

— Te souviens-tu, dans les premiers temps de notre mariage, les enveloppes imaginaires que nous faisons en admirant les vitrines, rappela-t-il. Il y avait un certain bracelet chez Hekitrick...

— Et les maisons dont nous voyions les plans... De combien de choses avons-nous rêvé !...

— Ouh... mais après cette soirée, tu auras toutes ces choses seulement... elles seront plus belles encore !

..

Lorsque Mac et Freddie entrèrent dans le grand salon de Quigley, de nombreuses personnalités s'y trouvaient déjà, groupés selon leur sympathie et leurs activités.

Freddie, très à l'aise, saluait chacun et nommait à Mac les personnages les plus en vue de l'assistance.

— Là-bas, près du bar, c'est Calkins, le vice-président de l'Office de chimie. Celui qui allume son cigare est Houston, et à ses côtés Beagle, le grand financier. Celui qui arrive est Wiman, le célèbre avocat.

Beaucoup moins dépayés qu'il ne le redoutait, Mac enregistrerait ces renseignements qui pouvaient, un jour ou l'autre, lui être précieux.

— Je vais interviewer Beagle sur la question des changes, déclara Mac sans la moindre gêne.

— Et moi, je rejoins le patron qu'il m'a chargé d'organiser la soirée... Mais n'oubliez pas le Malt, rappela Freddie en s'éloignant.

Bientôt les portes s'ouvrirent à grands battants et des serveurs en livrée annoncèrent le dîner. Chacun chercha son nom sur les cartons placés sur les verres et Mac se trouva près de Pedly, un économiste réputé.

La grande différence d'âge qui les séparait n'avait pas permis à Mac de le connaître au collège, mais il n'ignorait pas le nom de son aîné.

— Que pensez-vous de notre

équipe de football cette année ? questionna-t-il pour engager la conversation.

Cette banale interrogation déplut à Pedly qui s'insurgea contre des préoccupations aussi futiles.

— Tout le monde parle de football, grommela-t-il, comme si personne ne réalisait que seule la civilisation reçoit des coups de pied dignes de retenir l'attention ! Des fous partout !... en Chine, en Allemagne, en Russie, des masques à gaz pour les nourrissons..., des abris contre des bombardements aériens. Ah ! jeune homme, une furieuse course à l'anéantissement.

— A votre avis, questionna Mac, intéressé par la tournure que prenait la conversation, doit-on incriminer le traité de Versailles ou le pacte de Munich ?

Le vieil homme hochait la tête :

— Il faut probablement remonter jusqu'au 31 octobre 1517... Witttemberg.

— Vous voulez dire à Martin Luther, lorsqu'il remit ses quatre-vingt-quinze thèses à la cathédrale de Witttemberg ?

Cette érudition plut à Pedly dont le visage fermé s'épanouit.

— Je vois, Dieu merci, que vous n'êtes pas un joueur de football ! Que faites-vous ?

— De la publicité.

Et jugeant le moment favorable, il enchaîna :

— A ce propos, monsieur Pedly, que penseriez-vous d'une organisation de cinéma publicitaire dans le métro ?

Étonné, l'économiste considéra son voisin avec attention.

— C'est très intéressant, déclara-t-il enfin, et il n'y a pas de raison pour ne pas le mettre aussi dans les autobus, les trains, les cars...

— Je savais qu'un homme comme vous comprendrait, s'enthousiasma Mac.

— Comprendre ? Mais votre idée peut révolutionner la publicité ! Vous avez fait ce projet ?

— Je l'ai même sur moi ; je vous le montrerai tout à l'heure.

Après le dîner, les deux hommes s'installèrent un peu à l'écart, et Mac sortit de sa poche un mince dossier qu'il tendit à son aîné.

— Vous avez là quelque chose de prodigieux, fit Pedly en parcourant le document ; j'aimerais en parler avec vous dans un endroit plus calme ; malheureusement je m'absente demain pour quelque temps ; si à



Quigley eut un sourire émerillonné.

mon retour vous ne l'avez pas vendu, venez me voir. Radioux, Mac se confondit en remerciements, et Pedy, ennemi des réceptions, se retira à l'anglaise.

Autour du maître de maison, la conversation n'avait pas un tour aussi grave ; les recettes de cocktails et les histoires scabreuses en faisaient les frais. Pour un instant tous ces importants personnages étaient redevenus des étudiants.

— Dites donc, Freddie, interpella Quigley, et votre attraction... ce n'est pas un mythe, j'espère ?

— Non, non, patron, soyez tranquille, mais il n'est pas encore minuit.

— Vous avez eu soin de prendre l'adresse de toutes les... personnes que vous avez conviées ?

— Naturellement ; tenez, voici le carnet.

— Et en attendant, vous faites la noce, conclut la danseuse en passant un bras autour des épaules du jeune homme.

Instinctivement, il recula.

— Suis-je si peu attirante ? fit-elle vexée.

— Ouh... non... bredouilla Mac. Excusez-moi, je pensais à autre chose.

— A quoi ?

— Au cinéma dans le métro...

Poodles passa la main sur son front comme pour clarifier ses pensées.

— Je dois être déjà un peu ivre, dit-elle, je croyais avoir entendu : « Le cinéma dans le métro ».

— C'est ce que j'ai dit... dans le métro, et dans le train, et dans l'autobus, partout où l'on reste assis un



— [C'est l'annuaire du collège, expliqua-t-il.

Quigley eut un sourire émerillonné en parcourant les noms de ses invités.

— Toute la troupe de girls de la nouvelle revue de Whitfield, confia-t-il à son voisin.

— Et l'orchestre, ajouta Freddie.

Comme il achevait ces mots, un brouhaha venu du hall annonça l'arrivée du numéro et tous suspendirent leur conversation pour faire la haie au joli cortège féminin qui s'avançait. Presque tous les hommes présents connaissaient quelques-unes des jeunes femmes et l'ambiance fut rapidement guillerette.

Mac, par contre, depuis cette invasion féminine, s'était plongé dans la lecture d'un livre trouvé sur un guéridon.

— Quel est l'ouvrage qui peut vous captiver à ce point ? fit près de lui une voix gentiment ironique.

Effaré comme au sortir d'un rêve, il leva les yeux et vit debout, une mince et blonde jeune femme, fort élégante dans une robe de moire blanche pailletée d'or, qui lui souriait avec sympathie.

— C'est l'annuaire du Collège, expliqua-t-il en rougissant ; il y a longtemps que je n'avais eu l'occasion de le consulter.

Poodles s'assit à ses côtés et lança un regard sur l'annuaire.

— Mais c'est votre photo ! s'exclama-t-elle, elle prend toute la page !

Pour elle, cela représentait une énorme publicité, et elle admirait sans réserve « l'original » d'une pareille fortune. Au-dessous du portrait, elle lut : « Un dynamisme puissant, une forte personnalité, conquerra le monde ».

— L'avez-vous conquis ? questionna-t-elle.

— Pas encore, mais Abraham Lincoln n'a été célèbre qu'à quarante-six ans.

moment. Qu'est-ce que vous faites de vos yeux quand vous êtes dans le métro ?

— Je les laisse errer...

— Mon idée est de les occuper, de les retenir sur des images mouvantes qui attireraient leur attention sur telle ou telle marchandise.

— Ça paraît judicieux...

Mais déjà distraite de cette conversation sérieuse, Poodles, invita :

— Vous venez prendre un glass ?

— Mon idée vaut des millions, affirma Mac, que nulle autre considération n'intéressait.

— J'en suis persuadée..., mais venez...

Il finit par se lever, mais poursuivait :

— Savez-vous combien de personnes prennent par jour les transports en commun ?

— Un bon nombre, je suppose.

Elle lui avait pris le bras et l'entraînait vers le bar. Heurtés par les couples de danseurs, ils allaient atteindre leur but quand Quigley les bouscula.

— Oh ! excusez-moi, fit-il en s'arrêtant.

— Il n'y a pas de mal, mignon, affirma Poodles, espégle.

— Mignon ! C'est charmant de m'appeler ainsi quand je vous marche sur le pied, sourit le maître de céans.

Et, se tournant vers Mac :

— Je crois que nous ne nous connaissons pas ; je suis Quigley, promotion 13.

— Mac Winslow, promotion 3'.

— Enchanté.

Une virile poignée de main scella cette brève présentation.

— Il a une idée magnifique ! lança Poodles, pour qui tout était matière à plaisanter.

— Je serai heureux de la connaître un jour, répliqua

polliment Quigley.

Mais Mac saisit la balle au bond : l'encourageante appréciation de Poodles lui donnait de l'audace.

— Savez-vous ce que font les millions de personnes qui prennent le métro ? demanda-t-il.

— Elles lisent un journal, une revue.

— Non, elle regardent les affiches... les froides, insipides affiches.

— C'est fâcheux.

— Mais mon idée va changer tout cela.

— Écoute bien, mignon, ordonna Poodles, qui ne se doutait pas de l'aide puissante qu'elle apportait à son compagnon.

— Allez-y, concéda Quigley.

Et, pour la troisième fois de la soirée, Mac exposa son projet.

— Ça me paraît intéressant, déclara Quigley. Venez déjeuner avec moi demain ; midi au cercle, voulez-vous ?

— Midi ? Impossible, je ne peux sortir qu'à midi et demi.

— Chez qui travaillez-vous donc ?

— Chez vous.

Quigley eut un haut-le-cœur qu'il réfréna de son mieux et, reprenant sa danseuse, s'éloigna en assurant encore :

— C'est une idée que vous tenez-là, et je m'y connais ! Une joie immense s'empara de Mac et il ne se fit plus prier pour vider de nombreuses coupes en l'honneur de ce succès et de l'avenir merveilleux qu'il éclairait son horizon.

Lorsque, fort tard dans la nuit, il quitta ce cadre de débauche, en compagnie de Freddie, tous deux étaient fort éméchés. Cependant, cela ne les empêcha pas de faire encore une station dans un bar de nuit, dont ils furent les derniers clients. Freddie réclamait toujours son slogan pour le Malt, et Mac lui promettait tout ce qu'il voulait, tout en ressassant inlassablement son fameux projet.

Ils eurent grand-peine à retrouver leur voiture dans le parc pourtant peu encombré ; et, après de nombreux efforts pour y prendre place, arrivèrent enfin chez eux.

CHAPITRE III

Rentré dans sa chambre, Mac commença à se dévêtir avec gaucherie, rançon de trop copieuses libations. Malgré ses précautions, il perdit l'équilibre en ôtant ses souliers, et Doris qui, du coin de l'œil, le guettait malicieusement, laissa fuser un rire argentin.

Déconfit de sa maladresse, il se glissa à demi-déshabillé sous ses couvertures.

— Alors, chéri ? questionna Doris anxieuse, cela a-t-il marché ?

— Oh ! merveilleusement ! assura-t-il d'une voix pâteuse, oui, madame, merveilleusement ! J'ai emballé le patron avec mon idée, il m'a tout de suite... invité à déjeuner... pour demain... Plutôt pour aujourd'hui... Mon idée, madame, vaut une fortune... tous les millionnaires de la ville sont mes copains... nos ennemis sont passés... Nous allons habiter un hôtel au milieu d'un parc... nous allons monter... monter !

— Oh ! chéri ! chéri... bégaya Doris, pâle de joie et de fierté.

— Tu m'as dit que j'avais de l'étoffe, reprit Mac avec suffisance. Ce soir, je t'ai prouvé.



Elle s'était heurtée à une invincible apathie.

Tout en parlant, il essayait de dénouer sa cravate, mais ses doigts incertains refusaient tout effort.

— Oh ! je me dégoûte, grogna-t-il excédé. Bonsoir chérie.

Et, renonçant à se dévêtir, il éteignit la lumière.

— Oh ! chéri, n'éteins pas, se récria Doris, j'avais encore quelque chose d'important à te demander.

— Quoi ?

— J'ai oublié mon sac dans la voiture, il y a dix dollars dedans, va le chercher avant de dormir.

Seul, un grognement lui répondit ; Mac terrassé par l'ivresse, s'endormait d'un sommeil profond.

Doris était pratique : les millions n'étaient pas encore là, et dix dollars représentaient toute sa fortune actuelle. Elle enfila sa robe de chambre, prit la clé du garage et descendit. Elle se souvenait avoir laissé sa bourse, le matin, en revenant de faire des courses, dans la poche de l'auto ; en effet, elle trouva son bien et allait refermer la portière quand son regard fut attiré par une masse sombre sur le coussin du siège arrière. Intriguée, elle s'approcha, et poussa un cri de frayeur. Affolée, elle remonta l'escalier, et bondit dans la chambre.

— Mac ! Mac ! cria-t-elle haletante en le secouant, il y a une femme ivre morte dans la voiture ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Laisse-moi dormir...

Mais elle le saisit par les cheveux et l'obligea à l'écouter.

— Réponds-moi d'abord Où as-tu été avec Freddie ?

— Tu le sais, chez Quigley, fit-il tout ensommeillé.

— Il y avait des femmes ?

— Bien sûr... mais tu ne vas pas penser que...

— Je ne pense rien... Tout ce que je sais, c'est qu'il y a une femme ivre dans l'auto.

— Une femme ?... dans l'auto ? Est-ce moi qui rêve... ou toi ?

— Mac, je veux la vérité !

Il se frottait les yeux, la tête, sans parvenir à éclaircir ses idées. Doris s'énevrait. Brusquement, il sortit du lit, passa un manteau et déclara :

— Soutiens-moi et allons voir ; une femme dans l'auto, c'est ridicule ; allons voir...

Mais lorsqu'ayant regardé à son tour, il constata la présence d'une inconnue, il dut se rendre à l'évidence.

— Réveille-toi ! hurla-t-il furieux, en la secouant vigoureusement, ce n'est pas une...

Mais l'angoisse se noua dans sa gorge quand il sentit le contact froid du corps...

— Oh ! Mac..., souffla Doris, est-elle... ?

— Je le crains, murmura-t-il, retrouvant toute sa lucidité.



— C'est lui ou vous ! déclara le patron.

— Qui est-ce ?
 — Je ne sais pas ; je ne l'ai jamais vue...
 — Alors ? Comment se trouve-t-elle ici ?
 — Je n'en ai pas la moindre idée... tu ne crois tout de même pas que...

— Naturellement pas... mais réalise ce qui arrive. Cette femme a pu être assassinée.

— Assassinée !

Doris, très maîtresse d'elle-même chercha un indice susceptible d'éclairer ce tragique mystère.
 — Voyons, fais un effort, supplia-t-elle, tâche de te souvenir. Qu'avez-vous fait en sortant de chez Quigley ?

— On s'est arrêté à un bar pour prendre un dernier cocktail et on est rentré.

— Alors qui a pu mettre ce corps dans la voiture ! tu n'as aucun soupçon ?

— Aucun.

Un instant, Doris réfléchit, puis décida :

— Il faut téléphoner à Freddie.

Ils regagnèrent leur appartement, et Doris décrocha l'appareil. Au bout du fil, Agnès répondit. Elle refusait de réveiller son mari, rentré dans le même état que Mac, mais quand elle sut la raison de cet appel tardif elle poussa un cri et la révéla.

Aussi abasourdi que son ami, et complètement dégrisé par l'annonce de cette terrifiante nouvelle, il s'habilla en hâte et accourut.

Pas plus que Mac, il ne put identifier le cadavre et conseilla de téléphoner à la police. Comme Mac examinait le contenu du sac de la victime, il découvrit une clé portant cette inscription : « Chelsea Arms ».

— Je vais d'abord téléphoner à ce building, déclara-t-il.

— Non, non, protesta Freddie, prévient la police, c'est à elle de procéder à l'enquête.

Et, devant l'hésitation de Mac, il ajouta :

— Enfin, tu es innocent ! Qu'est-ce que tu risques ? Tu fais simplement ton devoir.

— J'ai l'impression que nous commettons une erreur, fit Doris soucieuse, tandis que son mari prévenait la Sûreté.

— Ils arrivent tout de suite, dit-il, en racrochant l'appareil.

— C'est beaucoup mieux ainsi, assura Freddie. Ils te poseront quelques questions auxquelles tu répondras ; ta vie est limpide, tu n'as rien à cacher... après tu seras tranquille.

— Oh ! bien sûr, je leur dirai l'emploi de ma soirée, et je ne manque pas de témoins.

Le visage de Freddie se rembrunit soudain sous l'intensité de la réflexion, visiblement, il était contrarié.

— Tu ne peux pas faire ça, dit-il enfin ; il ne faut pas que tu mettes dans l'embarras Quigley et ses amis. Il y avait des girls à cette soirée, et si les femmes légitimes l'apprennent, ça pourra démolir des ménages. Même pour toi, ça ne pourrait que te nuire, et maintenant que tu as le pied à l'étrier, ce n'est pas le moment de tout gâcher.

— C'est vrai, remarqua Doris, les journaux en feraient des photos chaudes et publieraient la photo de toutes ces filles, qui ne seraient qu'heureuses de cette publicité gratuite.

— Alors, je dirai que j'étais au cinéma, mais lequel ?

— Je suis allée au *Bijou*, dit Doris, tu es venu avec moi.

— Qu'est-ce qu'on donnait ?

— *La Cité des hommes tragés*.

— Voilà qui est parfait, affirma



— Naturellement, que veux-tu qu'il arrive ?

Freddie. Alors vieux, ne t'embrouille pas ; je file, j'entends l'harmonieux klaxon des représentants de la loi, ma présence est inutile. A demain !

CHAPITRE IV

Lorsque l'inspecteur sonna à sa porte, Mac achevait de s'habiller. Il le précéda au garage, et tandis que l'on hissait dans l'ambulance le corps de la malheureuse victime, Mac revint dire au revoir à Doris.

— Surtout, chérie, conseilla-t-il, ne t'inquiète pas ; j'accompagne ces messieurs au Commissariat pour faire ma déposition et je reviens tout de suite.

Une insurmontable angoisse crispa les traits de la jeune femme.

— Qu'as-tu ? s'alarmait Mac en remarquant le visage blême. Tu as une figure de catastrophe ?

— Rien, je n'ai rien, assura-t-elle d'une voix mal assurée, j'espère que tout se passera bien.

— Naturellement, que veux-tu qu'il arrive ? Allons, regagne ton lit, à tout à l'heure.

Il l'embrassa tendrement et rejoignit les inspecteurs qui

attendaient auprès de leur voiture.

Au commissariat, Mac Winslow, fut introduit dans une petite pièce où quelques individus aux mines patibulaires se trouvaient déjà.

Un secrétaire prit son nom et consigna les différents renseignements qu'il donna. Croyant que, cette formalité remplie, il pouvait se retirer, il esquissa un geste de retraite, mais les deux inspecteurs qui l'avaient amené le prièrent de rester.

— Il y a encore d'autres formalités à remplir ? s'étonna-t-il.

— Très peu, seulement le temps de vérifier vos assertions.

Le gardien qui savait ce que cette phrase voulait dire ouvrait déjà la porte conduisant aux cellules, attendant l'ordre d'escorter le nouveau prisonnier.

Ne comprenant pas ce qui lui arrivait, mais docile à ce qu'il croyait être la loi, Mac se laissa conduire et enfermer dans une des étroites enceintes. Il s'arma de patience se disant que la nuit était presque achevée, et que, dans la matinée, il serait libéré.



Quigley sursauta.

Comme chaque matin, les reporters se pressaient nombreux à la porte du commissaire, attendant les nouvelles de la nuit, et espérant toujours le fait sensationnel qui leur fournirait le « papier » susceptible d'attirer l'attention de leur patron. L'aventure de Winslow avait déjà transpiré et ils étaient avides d'en connaître les précisions. Aussi, ce fut une ruée, qui fit sourire le rigide Gibson, quand un agent introduisit

— Avez-vous une photo ?

D'un geste libéral, le commissaire en tendit plusieurs.

— Eh bien, messieurs, commença-t-il avec suffisance, la femme est une chanteuse de boîte de nuit, nommée Judy Presby. Elle a été étranglée. J'ai arrêté un certain Mackinley Winslow, employé à l'agence de Publicité World, que je soupçonne d'être le coupable.

— Merci, Gibson, merci, chef, lancèrent plusieurs voix. Et le bureau se vida aussi vite qu'il avait été envahi.

Quelques heures plus tard, les journaux annonçaient et commentaient avec force détails, l'assassinat de la chanteuse Judy Presby par Winslow.

Lorsque Doris qui attendait le retour de son mari avec une inquiétude grandissante, entendit crier l'édition spéciale, elle se précipita sur le journal, présentant un malheur. En lisant l'immense manchette, son émotion ne fut pas cependant aussi intense qu'on le pouvait croire. Certaine de l'innocence de Mac, elle ne voyait là qu'un effroyable malentendu qu'elle dissiperait rapidement.

Vivement, elle se rendit au commissariat et demanda audience à M. Gibson qui la reçut immédiatement.

L'air de circonstance qu'il jugea nécessaire de prendre fut déplaçant à Doris qui sentit qu'elle se trouvait en présence d'un fonctionnaire imbu de son infailibilité. Elle comprenait que si sa conviction était faite, elle aurait grand-peine à le convaincre de son erreur ; cependant, elle attaqua courageusement :

— Mon mari ne ferait pas de mal à une mouche, monsieur Gibson, toute cette histoire est stupide !

Il prit un air encore plus pénétré pour l'assurer de sa profonde sympathie.

— Je comprends très bien, madame, poursuivit-il, que vous ne puissiez réaliser que votre mari avait une vie double.

— Une vie double... Oh ! fit-elle tremblante d'indignation, ce n'est pas vrai !

— Cela arrive fréquemment, insista le policier en manière de consolation ; et vous êtes la pauvre et innocente victime de cette tragédie.

— Je peux vous prouver que vous vous trompez !... je...



Mac, aidé de Doris, s'habillait...

les journalistes dans son bureau. Les questions fusèrent :

— Quel est le nom de la femme ?

— Qui l'a tuée ?

— Les preuves de la culpabilité de Winslow, coupable-t-il sèchement, sont concluantes !

— C'est impossible.

— On a trouvé la clé de l'appartement de Judy Presby dans sa poche.

— Mais je vais vous expliquer, s'acharna Doris, il...

— Il a reconnu lui-même que c'était bien la clé de la jeune femme.

— Oui, mais...

— De plus, nous avons découvert qu'il n'était pas au *Bijou*, hier soir, vous y étiez seule.

— Il a donné cette explication pour...

— Ecoutez, madame, tranche encore Gibson, qui ne voyait en Doris qu'une petite épouse éplorée cherchant par n'importe quel moyen à sauver son mari

Sans répondre, elle lui mit sous les yeux le journal sur lequel s'étalait en première page la sensationnelle manchette.

Quigley sursauta.

— Que comptez-vous faire ? questionna Doris,

— Que voulez-vous que je fasse ! répliqua-t-il sans aménité. Votre mari n'était pas invité... je ne puis être responsable de tous les chiens galeux du quartier !

— Mon mari n'est pas un chien galeux ! riposta Doris outragée ; il est mon mari et votre employé. Cette Judy Presby, était-elle chez vous hier soir ?

Le ton autoritaire et l'assurance de la jeune femme subjuguèrent Quigley, qui soudainement se radoucit ; il fouilla dans quelques papiers épars sur sa table et trouva son carnet.

— Non, dit-il après avoir parcouru la liste inscrite sur une des pages.

— C'est tout ce que je voulais savoir ! lança la rusée visiteuse en s'emparant prestement du précieux document.

Quand Quigley, encore lassé de sa nuit de débauche pour avoir de rapides réflexes, réalisa l'importance du rôle qu'il jouait, Doris était déjà loin.

Furieux, il acheva sa toilette, fréquemment interrompue par des coups de téléphone, lancés par ses amis, qui, au courant de la nouvelle, l'assailaient de questions. La plupart l'invectivaient de les avoir réunis avec un assassin.

Excédé, il demanda la communication avec Freddie Barlow, et le pria de rayer Winslow de la liste des employés.

— Signifiez-lui son congé sur-le-champ ! ordonna-t-il.

— En tout cas, je ne veux pas courir le risque, riposta Freddie.

coupable, le corps a été trouvé dans sa voiture et le garçon d'étage a reconnu, d'après sa photo, le visiteur assidu de Judy Presby.

— Impossible ! fit sèchement Doris que l'incompréhension du policier exaspérait.

— Croyez, madame, que je n'éprouve aucun plaisir à envoyer un homme sur la chaise électrique.

— La chaise électrique !... mais je vous dis qu'il est innocent et je le prouverai ! lança-t-elle, véhémentement, en prenant congé.

Seule maintenant, elle se maîtrait moins et de brefs frissons secouaient par instants ses épaules voûtées sous le poids trop lourd de l'épreuve.

Tout en suivant les rues, les yeux fixés sur un lointain visible d'elle seule, elle étudiait la façon d'atteindre Quigley, quand le souvenir du rendez-vous de son mari, lui revint à l'esprit. Elle vit là, l'infailible prétexte pour joindre le nabab.

— M. Quigley m'attend pour déjeuner, dit-elle avec aplomb au serviteur qui vint lui ouvrir.

Aussitôt introduite, elle se trouva en présence d'un petit homme, encore vêtu d'une robe de chambre et mal remis de ses excès de la veille.

— Madame ?... fit-il étonné en venant vers elle.

— Mac Winslow, compléta-t-elle. Vous avez invité mon mari à déjeuner, la nuit dernière ?

— La nuit dernière ?... Ah ! oui, parfaitement. Eh bien, pourquoi n'est-il pas là ?

— C'est impossible ! se récria Freddie.

— C'est lui ou vous ! déclara le patron.

Très ennuyé, Freddie se rendit à la prison. Certes, il pensait à son ami, mais il redoutait plus encore pour lui personnellement, les conséquences de cette malencontreuse soirée.

— Je ne vois pas pourquoi tu prends cette histoire tellement au tragique ! s'étonna Mac devant la mine embarrassée de son camarade. Ce n'est pas toi qui es accusé de ce meurtre !

— Non, mais c'est moi qui t'ai amené chez Quigley, et il peut m'en coûter ma situation.

— Je suppose que si je sors d'ici, je serai congédié.

— C'est déjà fait.

La phrase résonna, brève, dans l'étroite cellule.

— J'aurais dû m'en douter, remarqua Mac. Mais surtout on en parle pas à Doris, la pauvre petite a suffisamment de soucis pour le moment. Toi, tu es si bien en cour auprès de Quigley que tu ne risques rien.

— En tout cas, je ne veux pas courir le risque, riposta égoïstement Freddie, et je t'ai choisi un avocat et le meilleur.

— Ah ! Qui ?

— Wiman.

La physionomie de Mac un instant altérée par le cynisme de son ami, se détendit. Sa bonne et généreuse nature ne voyait dans ce geste que le souci de lui être utile et de l'aider à sortir de cette impasse.



— Tu es un vrai frère ! s'exclama-t-il, ému.
— C'est tout naturel ; mais j'entends marcher, ce doit être lui.

En effet, précédé d'un gardien, le célèbre maître du barreau arrivait.

Après avoir serré la main de Freddie, il s'adressa à Winslow.

— Alors, dit-il, c'est vous l'accusé ! Vous étiez bien chez Quigley, n'est-ce pas ?

— Oui, maître.
— Vous vous dites innocent. Freddie Barlow affirme que vous l'êtes et moi, je l'espère pour vous.

— Avec un défenseur tel que vous, ma cause est certainement déjà gagnée.

Wiman se rengorgea, prit une chaise, croisa les jambes et après avoir toussoté, déclara :

— Maintenant, il faut naturellement me verser une provision... disons 5 000 dollars.

— 5 000 dollars ! s'exclama le malheureux, mais je ne suis qu'un pauvre employé !

Une cause comme celle-ci demande des enquêtes approfondies, elle met sur pied beaucoup de personnel.

— Je sais, mais...
— Je risque ma réputation...

— Écoutez, Wiman, intervint Freddie, on peut peut-être discuter.

— Non, mon cher, vous vous méprenez, je ne discute jamais.

— Je vous en prie, maître, implora Mac, ne tenez pas rigueur à Barlow de sa démarche, je comprends très bien que vous ne puissiez dans ces conditions assumer les risques de ma défense.

— Merci de votre compréhension, jeune homme, et bonne chance !

Il serra la main des deux jeunes gens et se retira, suivi peu après de Freddie.

Mac demeura pensif et sombre ; sa situation ne s'éclairait pas, au contraire. Il s'absorbait dans sa triste méditation, quand le gardien vint lui annoncer la visite de sa femme. Avec elle, un rayon de soleil entraînait dans sa cellule ; ils s'étreignirent longuement.

— As-tu découvert quelque chose de nouveau, chérie ? questionna-t-il en desserrant son étreinte.

— Peut-être... on ne sait jamais, fit-elle ambiguë. En tout cas, je crois qu'il faut nous débrouiller nous-mêmes.

— Dans cette prison, je ne suis pas d'un grand secours ; je ne peux même pas trouver un avocat.

— Tu n'as pas essayé !...

— Si.

— Explique-moi comment ?

Et il raconta la visite de Wiman.

— Tu l'appelles Wiman ? insista Doris après avoir attentivement écouté l'histoire ; et tu dis qu'il était chez Quigley ?

— Oui, mais il faut être millionnaire pour se l'offrir, fit-il, amer.

— Vraiment ? ironisa-t-elle.

Et, sur cette parole sibylline, elle embrassa le prisonnier et lui promit de revenir le lendemain.

Il n'était que 17 heures quand elle se trouva à nouveau dans la rue ; elle avait le temps de mettre à exécution le projet qu'elle s'était élaboré en son esprit pen-

dant la conversation qu'elle venait d'avoir avec Mac. Délibérément, elle se rendit chez Wiman, et commença par lui dire son étonnement de ne pas trouver chez un « ancien » du collège un plus grand sens de la camaraderie.

— Pensez à ma réputation, protesta l'avocat, à mon intégrité... je mets ces choses au-dessus de tout.

— C'est très compréhensible, assura Doris avec le plus grand sérieux, et je regrette que ces considérations vous empêchent de défendre mon mari ; mais je pense que n'importe quel avocat sera capable de faire usage de ce petit carnet et d'appeler à la barre les témoins qui justifieront de l'emploi du temps de Mac, cette fameuse soirée.

— Quels témoins ? s'étonna Wiman.



— Il faut naturellement me verser une provision...

Posément, Doris ouvrit le carnet qu'elle avait sorti de son sac et énuméra :

— Poodles, Gloria, Myrthe... enfin toute la troupe ! lança-t-elle avec éclat.

— Mais, bégaya l'homme de loi, elles n'étaient là que pour la parade.

— Alors, vous ne verrez aucun inconvénient à voir votre non voisinier avec le leur ?

Embarrassé, Wiman allait et venait dans son bureau, cherchant une issue à cette situation épineuse.

— Voyons, attendez, dit-il enfin. Mac est un condisciple de tout ce que la ville compte de notoriété, il ne vaudra sûrement pas attenter à leur réputation.

— Que feriez-vous si l'on vous accusait de meurtre ? fit Doris en se levant, il faudra bien que Mac parle, à moins... que vous ne trouviez une autre solution.

Et, laissant l'avocat aux prises avec la réflexion, elle sortit.

CHAPITRE V

Ce même soir une importante réunion se tenait chez Quigley. Wiman l'avait prié de convier ses amis les plus intimes et les plus en vue.

Brièvement, il leur exposa la tournure que prenait l'aventure » et les inconvénients que cela représentait pour chacun en particulier.

Comme certains demeurèrent sceptiques, il expliqua :

— Vous n'avez pas vu opérer le juge ! Il est terrible. Il découvrira que Quigley a passé toute la soirée avec

Poodles et il demandera à celle-ci quels propos il lui a tenus. Vous jugez de l'effet, si elle répond : « Il m'a dit que sa femme ne l'avait jamais compris ! » Après ce sera le tour de Myrthe qui racontera que Galkin assure qu'elle a des yeux qui le chavirent. Et Gladys affirmera qu'Houston veut l'emmener sur son yacht, etc. Et tout cela, messieurs, n'est qu'un vague aperçu. Je n'insiste pas sur les traductions fantaisistes que les journaux feront de ces dépositions !

Un lourd silence suivit. Il menaçait de se prolonger quand l'arrivée de Freddie Burlew y mit fin.

— Voilà le coupable ! grommela Houston, c'est lui qui l'a amené cet individu !

— De quoi s'agit-il ? s'enquit le nouveau venu.

— Du scandale dont nous sommes menacés.

— Tout cela aurait peut-être pu être évité, si vous ne l'aviez pas congédié, dit-il, en s'adressant à Quigley.

— Vous l'avez congédié déjà ! s'exclama l'arréopage d'une seule voix.

— Eh bien, oui... confessa Quigley. Mais qu'allons-nous faire pour nous tirer de là, maintenant ?

— Prendre un bon avocat, glissa Freddie.

— Naturellement, appuya Quigley, Wiman va s'en charger.

Celui-ci fit la grimace.

— Attendez... dit-il en levant la main, geste qui lui était familier, moi, je le crois coupable, néanmoins, je veux bien essayer de le tirer de là pour nous en tirer nous-mêmes. Mais si je peux éviter de lui poser des questions gênantes, je ne puis empêcher le juge de le faire... Il faudrait trouver un moyen...

Il réfléchit un moment, les yeux au plafond, les doigts tapotant ses lèvres...

— Je ne vois qu'une chose, dit-il enfin.

— Quel ? fit le groupe en se rapprochant.

— Acheter son silence. Quigley, offrez-lui une augmentation sensationnelle, une place plus en vue... enfin ce que vous voudrez !

..

Le lendemain matin, Mac ne fut pas peu surpris de recevoir successivement une boîte de cigares, une gerbe de fleurs, une boîte de chocolats, des paquets de cigarettes de luxe, enfin la visite de Quigley qui venait lui faire signer un nouveau contrat, grandement plus avantageux que l'ancien, et lui annoncer que Wiman serait son avocat.

Lorsque Doris arriva à son tour, elle ne cacha pas sa stupeur, et resta interdite devant cette profusion de cadeaux.

— Ce sont les « camarades » rencontrés à la soirée qui me témoignent leur sympathie, expliqua-t-il, reconforté. Et crois-tu que Wiman s'est ravisé et qu'il me défendra !

— Tiens, tiens, fit Doris, narquoise.

— Et sais-tu pourquoi ?

— Non.

— Parce que Quigley a pris conscience de ma valeur et qu'il paiera les honoraires. Il a saisi tout ce que représentait mon projet et m'a nommé vice-président de l'agence aux appointements de cinq cents dollars par mois.

— Il t'a vraiment promis tout cela ?

— C'est même signé ! après tout, tu n'as peut-être pas épousé une mазette !

— J'ai épousé, répliqua Doris en riant, un homme aussi beau que Gable et aussi intelligent qu'Einstein ! Heureuse de le voir prendre un peu d'assurance, elle se garda bien de lui révéler la véritable raison de la volte-face de ces messieurs, et tous deux, le moral

moins sombre, se mirent à parcourir le journal, s'amusant même de la prodigieuse imagination des rédacteurs.

Sur ces entrefaites, survint Freddie, le visage épanoui qu'ont ceux qui viennent d'accomplir une action d'éclat.

— Bonne nouvelle ! annonça-t-il, je sors de chez Wiman, il me questionne depuis deux heures...

— Que lui avez-vous dit ? s'enquit Doris.

— Rien... rien..., je ne peux me souvenir de rien.

— Alors pourquoi êtes-vous si satisfait ?

— Parce que Wiman allait renoncer quand j'ai eu une idée qui sauve la situation. Willoughby Webb est bien ton cousin ?

— Oui, fit Mac, au quatrième degré.

— Et il est bien enrhumé dans un asile ?

— Oui.

— Eh bien, Wiman plaidera un accès de démence. Tu feras quelques années de travaux forcés et après tu seras libre comme l'air.

Mac et Doris s'étaient dressés indignés. L'inconscience de Freddie dépassait les bornes permises, mais il semblait si loin de s'en apercevoir qu'on hésitait à lui en vouloir.

— Oubliez toutes ces stupidités, conseilla Doris, ou c'est vous que l'on prendra pour un fou.

— Mais Doris... tenta-t-il de protester.

— Voyons, coupa-t-elle, si nous trouvons qui a mis cette femme dans ta voiture, tu es sauvé !

Et elle fixait Mac avec intensité.

— Oui, fit-il, mais comment le trouver ?

Après un silence, Doris reprit :

— Vous êtes sûrs l'un et l'autre, qu'il n'y avait personne dans la voiture quand vous êtes partis pour la soirée ?

— Certains, affirma Freddie. En montant, je me souviens même avoir jeté mon haut de forme sur le siège arrière...

— Donc, ce corps a dû être mis pendant que vous étiez chez Quigley.

— Sans doute, puisque nous ne nous sommes arrêtés qu'un instant au « Speckled Duch » en revenant, dit Freddie.



Ils s'étreignirent longuement.

— Ah ! c'est vrai ! Il y a votre station à ce bar, murmura Doris. Vous rappelez-vous ce qui s'est passé tandis que vous y étiez ?

Elle s'était adressée à Freddie.

— Absolument pas, répondit-il. Wiman me l'a demandé toute la matinée.

— Et moi non plus, soupira Mac.

— Eh bien, Freddie, décréta Doris avec autorité, nous allons reconstituer tout ce que vous avez fait après avoir quitté Quigley. Ce pèlerinage éveillera peut-être votre mémoire.

Et, passant son bras sous celui du jeune homme, elle l'entraîna.

— Comme vous voulez, Doris, accepta-t-il ; mais je trouve bien plus simple de dire qu'il était fou.

— Bonne chance, lança Mac au couple qui s'éloignait.

••

En plein jour, le « Speckled Duck » passait assez inaperçu comme la plupart des bars de nuit. Néanmoins, on pouvait, par une petite porte de côté, y accéder et y consommer si on le désirait.

Nul client ne l'animait quand Doris et Freddie y pénétrèrent.

Le barman innocupé s'empressa.

— Servez-moi, six portos, dix Martinis et un magnum de champagne, commanda Freddie.

— Pour emporter, monsieur ?

— Non, pour consommer sur place !

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? murmura Doris.

— Vous voulez que nous rétablissions la scène telle qu'elle s'est passée ; il faut pour cela que je crée la même ambiance.

Flegmatique, le garçon apporta un plateau, lourdement chargé, et étala devant son intéressé client tous les breuvages commandés.

Freddie tendit un verre de porto à sa compagne et, lui-même en absorba un rapidement.

Vin et cocktail, l'effet ne se fit pas attendre : les murs perdirent leur immobilité ; il se leva avec peine.

— Je crois que j'étais dans cet état, bredouilla-t-il.

Alors commençons, ordonna Doris en le soutenant. En entrant, qu'avez-vous fait ?

— Nous sommes allés au bar, tout droit, et nous avons bu des cocktails.

Ils se juchèrent sur les hauts tabourets, devant le comptoir, et Freddie avala une nouvelle mixture.

— La mémoire revient-elle ? questionna anxieusement Doris.

— Non... non..., il faudrait le patron...

— Qui est le patron ?

— Je ne sais pas, mais... il... est... charmant.

— Était-il là, l'autre soir ?

— Oui..., debout, dans ce coin... avec une femme...

— Et qu'est-ce qu'il faisait ?

— Oh !... je vais vous montrer... vous... montrer.

Il se laissa glisser à terre, et tomba lourdement, terrassé par l'ivresse.

Désolée, Doris le secoua, tentant de lui faire reprendre conscience. Elle n'y parvint qu'après de grands efforts, et dut renoncer à obtenir quoi que ce soit. Elle régla les consommations et, mettant le bras de Freddie autour

de son cou d'une part, le soutenant par la taille de l'autre, elle parvint jusqu'à la voiture.

— Aidez-vous un peu, gronda-t-elle en ouvrant la portière pour le faire monter.

Le contact de l'air l'avait un peu ragailardi ; il réussit à se hisser sur le siège.

— Me suis-je rappelé quelque chose ? murmura-t-il reprenant un peu conscience.

— Seulement ce que vous avez vu !... mais... oh !... Cette interjection acheva de ramener le jeune homme à la réalité.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous avez ? questionna-t-il intrigué en voyant Doris examiner attentivement le trousseau de clés qui pendait à la prise de contact.



Quigley venait lui faire signer un nouveau contrat.

— Ce ne sont pas mes clés, assura-t-elle, et inspectant la voiture, elle s'exclama : Mais ce n'est pas notre auto !

— Ça en a pourtant bien l'air, constata Freddie en frottant énergiquement ses yeux.

— Elles sont exactement semblables... même l'appareil de radio et les accessoires...

Tout en parlant, elle regardait les clés une à une, et une nouvelle exclamation jaillit de ses lèvres.

— Regardez ! Celle-ci est le double de celle trouvée sur Juddy Presby ; « Chelsea Arms ».

— Il n'y a pas de doute, fit Freddie. Et quel est le nom du propriétaire de cette voiture ?

Ils cherchèrent la plaque d'identité et lurent : « Stèbe Hugo. Ashbury appartement, Hotel « Chicago. Illinois ».

— Je n'ai jamais entendu ce nom-là, dit Freddie.

— Peu importe ! tout s'explique, triompha Doris. Nous venons de nous tromper de voiture, comme l'assassin de Judy s'est trompé l'autre soir. Il a mis le corps dans notre voiture croyant le mettre dans la sienne.

— Si cela est, il faudrait retrouver cet homme.

— Je vais téléphoner à la police. Restez-là, il pourrait venir pendant mon absence et reprendre la voiture.

— Entendu, je vous attends.

Doris rentra au bar et se fit indiquer la cabine. En entendant le nom de M^{me} Winslow, le commissaire eut une expression de contrariété. L'esprit entreprenant de cette femme ne lui plaisait pas, car il redoutait toujours de voir sa tâche compliquée.

— Je vous en prie, madame, répondit-il, en appre-

nant sa découverte, laissez donc la police faire son travail et ne vous occupez pas de chercher des pistes.

— Mais écoutez-moi donc ! se fâcha Doris. Il y a deux voitures identiques. Dans le parc, la nuit, celui qui a tué la chanteuse a cru mettre son corps dans la sienne et l'a mis dans la nôtre.

— Pouvez-vous le prouver ? reprit la voix acerbe de Gibson.

— Je vous dis que j'ai retrouvé l'autre voiture, comprenez-vous ?

— Ah ! vous avez... à qui appartient-elle ?

— A un nommé Stève Hugo.

Elle ne put achever. Une main brutale venait de s'abattre sur sa bouche et la tirait rudement en arrière.

Étonné de ce silence soudain, le commissaire questionnait au bout du fil, mais nulle réponse ne lui parvint.

Doris se débattait furieusement dans les bras de son agresseur qui l'entraînait dans une pièce voisine. Avec un admirable entraînement d'esprit, elle saisit son soulier et le lança dans la fenêtre dont une vitre vola en éclats. Le projectile tomba aux pieds de Freddie, qui, au même instant, entendit les appels de Doris qui, dans la lutte, avait réussi à libérer son visage de la main de son assaillant.

— Au secours Freddie ! Police !... Police !

Il bondit dans la voiture et prit un foudroyant démarrage. A toute allure, il roula vers le commissariat, mais les coups de sifflets des agents ne tardèrent pas à se faire entendre. Comme il faisait la sourde oreille, des motocyclistes s'acharnèrent à sa poursuite. Ce fut une véritable compétition de vitesse, cependant les agents le dépassèrent et lui barrèrent la route.

— Vous êtes ivre ! grogna le sergent.

— Non, mais je suis pressé.

— Rangez la voiture et sortez vos papiers !

— Attrapez-moi d'abord !

Et appuyant sur l'accélérateur, il profita de son coup de surprise pour prendre un peu d'avance.

Une idée venait de surgir dans son cerveau déséquilibré. Point n'était besoin d'aller au commissariat ; les agents, lancés à sa poursuite, seraient plus vite

arrivés. Il conserva sa course folle, et bientôt stoppa devant le bar.

Il était temps ! Un homme portant une femme dans ses bras s'appretait à monter en voiture quand, cerné par les agents, il fut appréhendé et emmené au poste.

En manchette des journaux, des titres à sensation s'étaient :

« Le martyr d'un innocent. »

« Mac Winslow reçoit les excuses du commissaire Gibson. »

« Tragique erreur. Stève Hugo, le propriétaire du « Speckled Duck », avoue son crime. »

Dans leur petit appartement, assis sur un divan, Doris et Mac, serrés l'un contre l'autre, jouissaient de leur bonheur retrouvé.

— Chérie, dit-il doucement, vois comme toute cette aventure a tourné à notre avantage !..

Elle se blottit plus encore contre la virile poitrine et murmura :

— Oh ! Mac, je suis si fière de toi. Toute cette réussite, tu ne la dois qu'à toi seul... Je savais bien que tu arriverais...

— Chérie, c'est grâce à toi. La confiance et ton aide... n'ont pas été inutiles...

Et changeant de ton, il parla de sa situation si subitement acquise.

— Il faudra que tu viennes voir mon nouveau bureau... mes fauteuils en cuir... ma nouvelle secrétaire...

— Une nouvelle secrétaire !

L'exclamation avait jailli, pleine d'inquiétude.

Cet effroi soudain, amusa Mac.

— Oh ! rassure-toi, fit-il tout souriant, elle est vieille ; seulement, elle est nouvelle pour moi !

Le rire argentin de Doris se mêla au rire plus grave du jeune homme ; la joie était revenue dans ce ménage uni, et l'avenir s'ouvrait devant eux dans un horizon lumineux plein de promesses et de légitimes espérances.

CLAUDE et DOMINIQUE JOCELIN.

LES FLIRTS DE SUZY

RÉSUMÉ. — Suzy est chargée par M. Dixon d'aller à la ville voisine faire quelques emplettes ; au moment de partir un camion lui barre la route mais le chauffeur est introuvable.



Le roman merveilleux
de

BLANCHE - NEIGE

d'après le conte des frères GRIMM, EST EN VENTE PARTOUT 5 fr. l'album

PAR. OPTIC



Vos LÈVRES

deviendront immédiatement **JOLIES, DESIRABLES, et DESIRÉES** dès la première application du rouge "JE T'AIME" naturel et inoffensif.

Le rouge "JE T'AIME" souligne admirablement le dessin naturel des lèvres et enveloppe celles-ci d'un film soyeux, frais et brillant, extrêmement ténu, mais qui ne "bouge" pas de toute la journée.

La grande puissance d'embellissement et de roujissement du rouge "JE T'AIME" est due au suc d'aubépine irradié, base végétale naturelle qu'il est seul à contenir et dont l'action sur les lèvres est d'une efficacité telle qu'une seule application suffira pour vous persuader de son énorme supériorité.

8 teintes mode : Géranium, Corail, Électrique, Grenade, Cyclamen, Rose, Cerise, et pour le soir : Étui luxe avec miroir automatique, véritable bijou : 35 frs. Rechange : 15 frs.

OFFRE PUBLICITAIRE

Modèle spécial pour 3 mois (breveté) contenant deux rouges, un pour le jour et un pour le soir. Teintes au choix. Prix spécial : 7 frs.

En vente chez tous les bons Parfumeurs, ou, à défaut, envoi franco contre mandat ou timbres adressés aux Laboratoires CANTOR (Sect. 39), 96, rue de la Victoire, PARIS.

Je t'aime naturel et inoffensif
grâce à sa texture

GRANDIR de 10 à 20 centimètres. Succès garanti. Envoi discret contre un timbre, Ecr. Réservation Esthétique 111, Rue de Flandre, Paris-19^{me}.

LE FILM COMPLET

publiera, jeudi prochain :



Production René Bianco

Récit
de Pierre de KERLON

EN VENTE PARTOUT :
50 centimes le Numéro

MODE DU JOUR

publie actuellement un numéro spécial consacré à l'habillement des enfants, depuis la naissance jusqu'à seize ans.

Il contient un choix incomparable de jolis modèles élégants et pratiques tous créés par SÉRAPH.

DEMANDEZ AUJOURD'HUI
A VOTRE LIBRAIRE :

LES ENFANTS

de la "MODE DU JOUR"

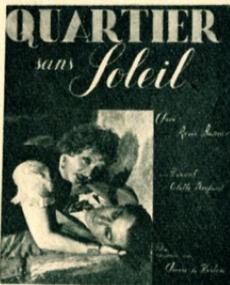
EN VENTE PARTOUT : 3 FR. LE NUMÉRO

Nous l'envoyons franco contre mandat-poste adressé à la
MODE DU JOUR, 43, rue de Dunkerque, PARIS



LE FILM COMPLET

publiera, jeudi prochain :



Production René Bianco

Récit
de Pierre de KERLON

EN VENTE PARTOUT :
50 centimes le Numéro

Votre avenir est inscrit dans les lignes
de votre main.

Soulevez le voile du destin
Votre bonheur, Votre réussite, Votre santé
peuvent dépendre d'un fait révélé à temps...

N'hésitez pas !
Faites confiance à la **Chirologie Scientifique**

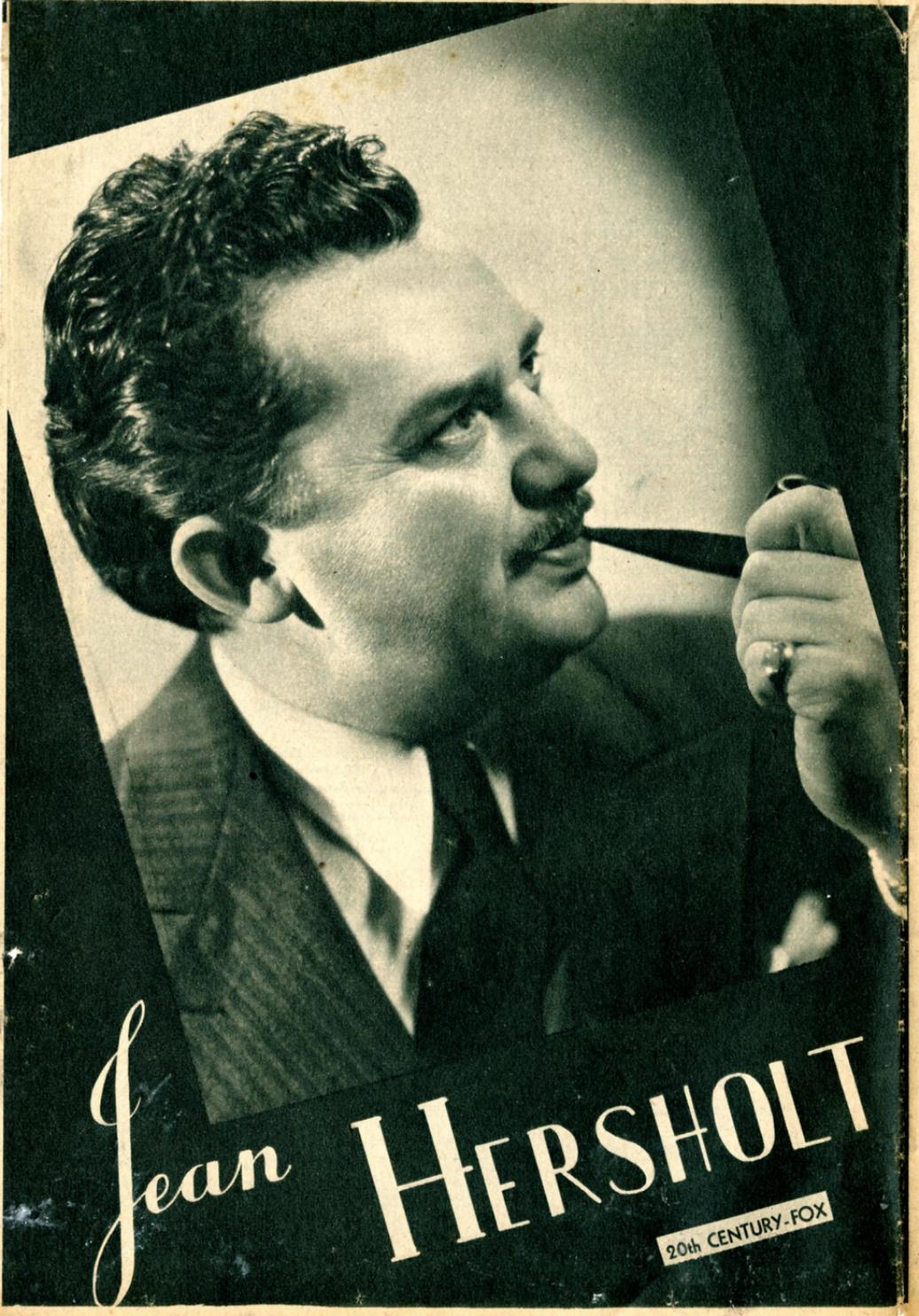
Sa nouvelle méthode d'EMPREINTES spécialement étudiée et basée sur des milliers d'expériences permet à toutes celles qui l'avenir inquiète de consulter à DISTANCE avec autant de précision qu'en présence du Chirologue.

Amis proches ou lointains, demandez dès aujourd'hui notre brochure à

l'Institut de Chirologie Scientifique
171, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS (9^e)

Envoi franco contre 2 fr. en timbres.





Jean

HERSHOLT

20th CENTURY-FOX